

UNIVERSITE DE MONTPELLIER

FACULTÉ DE MEDECINE

N 5

LA SUPÉRIORITÉ INTELLECTUELLE ET LA NÉVROSE

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Montpellier

Le 26 Février 1921

PAR

Abdelrahman BAKRI

Né à Damiette (Egypte), le 23 Janvier 1833

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR D'UNIVERSITÉ

(MENTION MÉDECINE)

Examineurs de la Thèse	{	DE ROUVILLE, professeur, <i>Président.</i>	{	<i>Assesseurs</i>
		VIRES, professeur.		
		LEENHARDT, agrégé.		
		EUZIERE, agrégé.		

MONTPELLIER
IMPRIMERIE FIRMIN ET MONTANE

Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

1921

LA SUPÉRIORITÉ INTELLECTUELLE
ET LA NÉVROSE

LA SUPÉRIORITÉ INTELLECTUELLE ET LA NÉVROSE

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Montpellier

Le 26 Février 1921

PAR

Abdelrahman BAKRI

Né à Damiette (Egypte), le 23 Janvier 1883

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR D'UNIVERSITÉ
(MENTION MÉDECINE)

Examineurs
de la Thèse

{ DE ROUVILLE, professeur, *Président*.
VIRES, professeur.
LEENHARDT, agrégé.
EUIZIERE, agrégé.

} *Assesseurs*



MONTPELLIER
IMPRIMERIE FIRMIN ET MONTANE

Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

1921

PERSONNEL DE LA FACULTE

Professeurs

Anatomie	MM. GILIS.
Histologie	VIALLETON.
Physiologie	HEDON.
Physique médicale	IMBERT.
Chimie biologique et médicale	DERRIEN, <i>doyen</i> .
Botanique et histoire naturelle médicales	GRANEL.
Anatomie pathologique	MASSABUAU.
Microbiologie	LISBONNE.
Pathologie et thérapeutique générales	BOSC.
Pathologie interne	N...
Thérapeutique et matière médicale	VIRES.
Hygiène	BERTIN-SANS (H.)
Médecine légale et toxicologie	N...
Clinique médicale	DU CAMP.
Clinique chirurgicale	VEDEL.
Clinique obstétricale	TEDENAT.
Clinique des maladies mentales et nerveuses	FORGUE, <i>assesseur</i> .
Clinique ophtalmologique	VALLOIS.
Clinique des maladies des enfants	MAIRET.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	TRUC.
Clinique gynécologique	BAUMEL.
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	ESTOR.
	DE ROUVILLE.
	MOURET.

Honorariat

Doyens honoraires: MM. VIALLETON et MAIRET.
Professeurs honoraires: MM. E. BERTIN-SANS et RODET.
Secrétaires honoraires: MM. GOT et IZARD.

Chargés de Cours complémentaires

Clinique des maladies des voies urinaires	MM. JEANBRAU.
Clinique propédeutique de chirurgie	RICHE.
Clinique propédeutique de médecine	RIMBAUD.
Clinique des maladies des vieillards	EUZIERE.
Clinique des maladies syphilitiques et cutanées	MARGAROT.
Médecine opératoire	SOUBEYRAN.
Pathologie chirurgicale	ETIENNE.
Accouchements	DELMAS (P.).
Pharmacologie	GALAVIELLE.
Matière médicale	CABANNES.
Stomatologie	WATON.

Agrégés en exercice

Médecine	MM. LEENHARDT.	Chirurgie	MM. RICHE.
	GAUSSEL.		ETIENNE.
Anatomie	EUZIERE.	Accouchements	LAPEYRE.
	RIMBAUD.		DELMAS (P.).
Histologie	MARGAROT.	Histoire natur.	GALAVIELLE.
	DELMAS (J.).		CABANNES.
	GRYNFELT.	Chimie	MESTREZAT.
		Physique	PECH.

Examineurs de la thèse:

MM. DE ROUVILLE professeur, <i>président</i> .	MM. LEENHARDT, agrégé.
VIRES, professeur.	EUZIERE, agrégé.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les dissertations qui sont présentées doivent être considérées comme propres à leur auteur et qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

A MONSIEUR ÉLIE RAZOUK

AVOCAT

Profonde estime.

A. BAKRI.

AVANT-PROPOS

J'ai eu le plaisir d'arriver à Montpellier pour accomplir mes études médicales.

Dès ma première année d'études, Monsieur Mougel Bey m'a témoigné une extrême bienveillance. Je lui exprime mes très vifs remerciements.

Monsieur le professeur De Rouville a bien voulu accepter la présidence de notre thèse. Qu'il veuille bien recevoir toute notre gratitude.

A mes vénérés Maîtres de la Faculté de médecine, j'exprime toute mon infinie reconnaissance.

Je me sens fier d'avoir reçu une instruction et une éducation françaises.

Je rentre en Egypte avec la conviction que tout homme civilisé doit avoir deux patries: « La sienne propre et la France ».

PREAMBULE

La supériorité intellectuelle et la névrose, tel est le sujet de cette thèse.

Ce sujet attire, intéresse vivement.

Il demande une plume délicate.

Il faudrait une science médicale, un discernement que nous ne possédons pas.

C'est pourquoi nous nous permettons de solliciter humblement toute l'indulgence de nos bien aimés maîtres.

LA SUPÉRIORITÉ INTELLECTUELLE

ET LA NÉVROSE

« Ecoute, mon ami, les hommes ordinaires sont les seuls qui jouissent toujours d'une santé normale ».

Ainsi parle le *Moine noir* dans une nouvelle du romancier russe Anton Tchékov (1) qui est l'histoire d'un halluciné.

L'auteur médecin romancier développe cette thèse étrange au premier abord, que les *médiocres* seuls se portent bien et que la maladie est au contraire le monopole exclusif des supérieurs.

Le héros de la nouvelle aime sa névrose et ayant été momentanément guéri, reproche amèrement

(1) Anton Tchékov. Le moine noir, *Revue de Paris*, 1897.

son intervention au médecin qui l'a rejeté dans le « troupeau » des gens bien portants.

C'est l'idée qu'exprime Arvede Barine (1) quand il dit : « Dans le royaume des sensations, le super-homme est le névrosé ».

Ces auteurs ont ainsi exprimé, sous une forme d'allure paradoxale, une idée qui s'est imposée dans ces derniers temps à beaucoup de médecins et de penseurs.

C'est l'opposé de l'ancienne pensée classique qui enseignait que l'esprit élevé réside dans un corps bien portant ; la maladie s'abat sur les faibles, les tarés, les inférieurs.

Aujourd'hui on dit au contraire : Ce sont les *supérieurs* qui sont malades et les *médiocres* qui se portent bien.

Et de là on passe à cette définition célèbre : La supériorité intellectuelle est une maladie, le génie est une névrose.

Quelle angoisse !

Tout être supérieur est fou !

Fou ! Baudelaire !

Fou ! Maupassant !

(1) Arvede Barine. *Névrosés*.

Nous sommes éduqués, séduits par des fous.

Voilà la thèse moderne. Elle est étrange et surprenante.

Il est hors de doute qu'il y a de nombreux exemples établissant qu'effectivement les *supérieurs intellectuels* sont souvent des névrosés; mais de là proclamer et affirmer que le *génie* est une *névrose*, ce serait aller bien loin.

Etudier et préciser les rapports qu'il y a entre la supériorité intellectuelle et la névrose, montrer l'existence et la vraie nature de ces rapports, réfuter la théorie lombrosienne du génie-névrose,

Tel est le but de ce modeste travail.

J'ai puisé dans de nombreux auteurs.

Je les citerai, n'avancant rien sans le prouver.

J'ai puisé abondamment dans les ouvrages de notre illustre et si regretté professeur Grasset et spécialement dans son ouvrage remarquable : *Demifous et demiresponsables* (1).

Demifous et demiresponsables! Etude vaste et originale s'il en fut, livre dont le retentissement souligne toute l'opportunité philosophique et sociale.

(1) Docteur Grasset. *Demifous et demiresponsables*. Bibliothèque de philosophie contemporaine.

Les supérieurs intellectuels sont souvent des névrosés.

Les documents abondent pour établir cette proposition.

Voici d'abord quelques exemples d'hommes supérieurs qui ont été aliénés.

Je citerai en tête GUY DE MAUPASSANT.

Cet esprit si fin, si français est intéressant pour plus d'une raison.

Sa place dans les lettres françaises, sa maladie qui a été bien étudiée, en font un cas instructif à analyser.

Comme tempérament et comme malade, que fut Maupassant?

Il naquit le 5 août 1850. Il est dès son jeune âge remarqué par son intelligence et sa mémoire.

Par son père, Guy de Maupassant était de très noble famille.

Son hérédité littéraire viendrait surtout de sa mère.

Lorsqu'il entre au ministère en 1870; des trou-

bles nerveux apparaissent, légers d'abord, puis nettement perceptibles vers 1875-8 à 25 ans (1).

Maupassant fournit un travail énorme.

Il devient *éthéromane*.

La mort ou la folie ! N'est-ce pas là où conduit tout ce qui surmène le système nerveux, au-delà de la résistance normale !

A certains moments, il se sent envahi par une vague souffrance.

« Je me demande si je ne suis pas malade, tant j'ai le dégoût de ce que je fais depuis si longtemps avec un certain plaisir ou avec une résignation indifférente. Je n'ai plus rien dans l'esprit, rien dans l'œil, rien dans la main. Cet effort inutile vers le travail est exaspérant. Qu'est-ce que celà ? Fatigue de l'œil ou du cerveau, épuisement de la faculté artiste ou courbature du nerf optique » (2).

..

Vers 1878 Maupassant présente une inégalité pupillaire très nette.

(1) Docteur Voivenel. Littérature et folie. *Thèse de Toulouse*.

(2) Guy de Maupassant. *Fort comme la mort*.

Plus tard les hallucinations vont apparaître.

Le diagnostic de paralysie générale s'impose (1).

* * *

A propos de son roman *Pierre et Jean*, Guy de Maupassant (2) écrivait à Maurice de Fleury : « Ce livre que vous trouvez sage, et qui, je le crois aussi, donne la note juste, je n'en ai pas écrit une ligne sans m'enivrer avec de l'éther ».

Maupassant eut longtemps recours aux excitants artificiels de la pensée.

Il s'use dans des excès sexuels.

Peu à peu l'idée de la mort le hante. Il a peur de tout.

Par moment il perd la conscience de sa personne. Il fait de l'*autoscopie externe*.

Comme Musset, Maupassant (3) a vu son double venir au devant de lui, lui parler, lui dicter.

(1) Docteur Lacassagne. Folie de Maupassant. *Thèse de Lyon*.

(2) Docteur De Fleury. Introduction à l'étude de la médecine de l'esprit.

(3) Docteur Grasset. *Idée médicale dans les romans de Paul Bourget*.

Dans « Lui? » (1) il se voit le soir en pénétrant dans sa chambre assis sur un fauteuil.

La dernière nouvelle qu'il publie « Qui sait? » (2) montre l'intelligence qui sombre elle-même à son tour.

De lui-même, enfin, il demande à entrer dans une maison de santé.

.

Maupassant était descendu dans un snobisme inexplicable autrement que par le commencement de la folie des grandeurs qui est une étape de la paralysie générale.

Il se piquait de connaître à fond le code du savoir vivre mondain et bataillait dans les boudoirs pour des détails de toilette « inesthétiques ».

Dans sa villa de Cannes, Maupassant tente de se suicider.

Ce fut en vain.

.

A l'asile, Maupassant fut calme, divaguant doucement (Lombroso).

(1) Maupassant. *Les sœurs Rondoli*.

(2) Maupassant. *L'Inutile beauté*.

Mme Lecomte de Nouy, lui ayant un jour envoyé des raisins, il n'en voulut pas, disant « en riant d'un rire bestial » (1) :

« Ils sont en cuivre ».

Après avoir été interné dix-huit mois à Auteuil, dans la maison du docteur Blanche, Guy de Maupassant meurt le 6 juillet 1893.

...Hélas !

(1) Lacassagne. Folie de Maupassant. *Thèse de Lyon*.

Newton est devenu fou dans sa vieillesse.

Toute sa vie il avait été seulement un distrait.

Il bourra un jour sa pipe avec le doigt d'une de ses nièces, et lorsqu'il sortait de sa chambre pour chercher un objet, il rentrait toujours sans l'avoir.

* *

Kant a présenté une décadence mentale progressive longtemps avant sa mort.

* *

Le grand peintre Munkacsy est mort dans un asile d'aliénés.

Enfin BAUDELAIRE est mort de paralysie générale (Lombroso).

Baudelaire est né à Paris le 9 avril 1821.

Son père avait à sa naissance soixante-deux ans, sa mère vingt-huit, disproportion qui explique en partie son déséquilibre nerveux.

Des responsabilités initiales pèsent sur Baudelaire lui-même et sur sa famille, sa mère surtout.

L'atavisme était mauvais (1).

* * *

Une faute de jeunesse a infusé dans son sang un poison qui ne pardonne jamais.

Il n'avait aucune discipline (2).

Tout son malheur est venu de là.

(1) « Mes ancêtres, idiots ou maniaques, dans des appartements solennels, tous victimes de terribles passions ». *Journaux intimes, œuvres posthumes*.

(2) « Je n'ai pas encore connu le plaisir d'un plan réalisé », écrit-il à la fin de sa vie.

* *

Il est destiné dès sa naissance à faire un *ennuyé*.
A-t-il par exemple, autant abusé des excitants,
qu'on se le figure !

Il semble bien qu'il ait pris de l'opium pour calmer ses douleurs physiques ; quant au haschich, s'il en fit l'expérience, ce fut passagèrement par curiosité d'intellectuel.

Reste le vin, mais il ne fut point un ivrogne.
Baudelaire se teignait les cheveux en vert.

* *

Et maintenant, de l'homme à l'œuvre.

Baudelaire est obsédé par la pensée de la mort.

La mort est partout dans les *Fleurs du Mal*.

La poésie de Baudelaire s'inspire de la mort, comme s'en inspire l'art du xv^e siècle.

Mais il a deux sens excités, exaspérés : le toucher et l'odorat.

Les sensations du goût et de l'odorat, les parfums surtout plongent en effet le poète dans une sorte d'extase.

Ainsi

Comme d'autres esprits voguent sur la musique
L'esprit de Baudelaire « nage sur les parfums » (1).

* * *

Et voici maintenant la catastrophe : au début de mars 1866 il est pris d'un évanouissement.

Le lendemain, l'aphasie se déclare.

La paralysie s'étend, le ramollissement du cerveau commence.

Il ne peut plus parler, sinon répéter toujours : « Non, Cré, Non, Non » (2).

Subitement la maladie s'accélère : le 31 août 1867 à l'âge de quarante-six ans, Charles Baudelaire meurt.

* * *

Tant qu'il y aura, dans notre monde moderne, des esprits lucides isolés entre le matérialisme et l'idéologie, Charles Baudelaire, le poète des *Fleurs du Mal*, vivra comme un des rares génies qui ont le plus pathétiquement incarné les éternels tourments de la conscience.

(1) *La chevelure*, XXIII (*Fleur du Mal*).

(2) Docteur Michaut. Comment est mort Baudelaire. *Chronique médicale*, 1902.

Voilà, ce me semble, des hommes dont on ne peut nier ni la notoriété et la supériorité intellectuelle, ni, malheureusement aussi, l'aliénation mentale avérée.

* * *

Voici maintenant des exemples de supérieurs qui, sans atteindre à la folie, ont été frappés de névroses diverses plus ou moins intenses.

* * *

Voltaire, un des esprits les plus fins que l'humanité ait jamais produits, était hypocondriaque, on dirait aujourd'hui neurasthénique.

« J'ai passé ma vie à mourir, dit-il », « Je suis plus squelette et plus moribond que jamais... ».

Et celà pendant 80 ans !

Les grands littérateurs ont présenté parfois des *phénomènes épileptiques*.

L'épilepsie est une des névroses qu'on leur a le plus obligeamment prêtée.

Si l'on prend la liste de Lombroso, ce romancier de la psychiatrie, on a une jolie collection d'épileptiques !

DOSTOÏEWSKY était épileptique.

Dans le développement de cette névrose (1), chez l'auteur de *Crime et châtiment*, jouèrent certainement un rôle cette scène atroce dans laquelle il entendit lire son arrêt de mort et crut qu'on allait l'exécuter et les quatre années de travaux forcés qu'il dut vivre en Sibérie en collaboration forcée avec des meurtriers et des brigands sans aucune consolation intellectuelle.

En dehors de ses attaques d'épilepsie, il avait des frayeurs mystiques : « C'était, dit-il, la crainte douloureuse de quelque chose que je ne saurai pré-

(1) Docteur Grasset. *Demifous et demiresponsables*.

ciser, de quelque chose que je ne conçois pas, qui n'existe pas, mais qui... se dresse devant moi comme un fait irréfutable, affreux, difforme et inexorable ».

* * *

C'est bien là la caractéristique d'un demifou (1). Le héros de crime et châtiment Raskolnikoff est un demifou « bon et généreux » mais « morose, fier, hypocondriaque ».

Il se demande « si la maladie détermine le crime ou si le crime lui-même, en vertu de sa nature propre, n'est pas toujours accompagné de quelque phénomène morbide... il se persuade que lui personnellement est à l'abri de semblables bouleversements moraux » et il finit cependant par tuer d'un coup de hache une pauvre vieille femme et sa sœur. « Il met toutes sortes de choses dans sa poche sans s'assurer du contenu; bourse, écrins... puis ne sait pas ce qu'il a volé, n'en a rien gardé ».

Il s'évanouit au bureau de police où il est appelé au sujet du paiement de son loyer.

Il retourne inconsciemment sur le lieu du crime,

(1) Docteur Grasset. *Demifous et demiresponsables*.

il ne causé avec tout le monde que du crime, se confesse à Sonia « une malheureuse qui se prostitue pour nourrir les enfants d'une femme malade » se baisse jusqu'à terre et lui baise le pied, va s'agenouiller publiquement au marché au foin, se livre à la police et part pour la Sibérie avec Sonia.

* * *

« Dans le peuple innombrable inventé par Dostoïewsky, je ne connais pas, dit M. De Vogüé, un individu que Charcot ne put réclamer à quelques titres » (1).

* * *

Les malades épileptiques ont été l'objet de la part de Dostoïewsky d'une description soignée, attentive.

On pourrait retrouver et reconstruire dans son œuvre les leçons cliniques les plus récentes et les plus admirées sur l'épilepsie, en tirer bien des monographies qui existent sur cette question.

(1) M. de Vogüé. *Le roman russe*.

Nous trouverions aussi beaucoup de supérieurs parmi les dipsomanes et les toxicomanes c'est-à-dire les maniaques de la boisson et du poison.

Alfred DE MUSSET

Fort instructive est son hérédité.

Il naquit à Paris dans une vieille famille où l'amour des lettres était de tradition et où tout le monde de père en fils, avait de l'esprit. Le père, gai, fut un père aimable, trop indulgent.

A trois ans, Musset était au suprême degré impressionnable, excitable et même éloquent s'il faut en croire son frère Paul.

Celui-ci raconte qu'à peine hors des langès, le petit poète en herbe avait des mouvements oratoires et des expressions pittoresques pour peindre ses malheurs ou ses plaisirs d'enfant.

Déjà aussi il montrait l'impatience de jouir et la disposition à dévorer le temps qui ne le quittèrent jamais.

Il donna ses premiers vers à l'âge de douze ans en 1822. Le Saule en 1829, à dix-neuf ans.

*
* *

A huit ou neuf ans, « dans un seul jour il brisa une des glaces du salon avec une bille d'ivoire, coupa des rideaux neufs avec des ciseaux et colla un large pain à cacheter rouge sur une grande carte d'Europe au beau milieu de la mer Méditerranée » (1).

Devenu alcoolique, il eut des hallucinations et le phénomène de l'*autoscopie interne*.

C'est une hallucination de ce genre qu'il décrit dans la *Nuit de Décembre*:

*Devant ma table vint s'asseoir,
Un pauvre enfant vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.*

Fantasque, Musset allumait des bougies, même en plein jour, pour se créer l'isolement et le silence de la nuit.

(1) Docteur Grasset. *Demifous et demiresponsables*.

Cabanès a étudié avec soin la dipsomanie du poète immortel des « Nuits » (1).

Il commence son travail par une citation de Charles Maurras : « Il n'est guère possible de parler d'Alfred de Musset sans mentionner d'abord pour en tenir compte dans tous les cas, l'espèce de folie qui le marqua depuis l'enfance la plus tendre.

» Né inquiet, visionnaire, un peu maniaque, sujet à des crises d'épilepsie, mais devenu alcoolique à vingt ans ».

Au café de la Régence, continue Cabanès « le plus souvent le garçon lui apportait une assiette de cigares et un épouvantable mélange de bière et d'absinthe qu'il avalait d'un trait, avec cette grimace de dégoût que provoque une médecine répugnante...

» Une fois drogué de la sorte, Alfred de Musset s'établissait solidement contre le dossier du divan, allumait un cigare, puis un autre jusqu'à ce que l'assiette fut vide. A onze heures et demie, le garçon faisait avancer une voiture de louage, menait le poète par le bras, puis l'installait dans le fiacre. Il se laissait mener docilement à la maison ; sa

(1) Cabanès. La dipsomanie de A. de Musset. *Chronique médicale*, 1906.

vieille bonne l'accueillait et le couchait comme un enfant ».

Musset fut un *dipsomane* avéré. Il fut un *ennuyé* par hérédité et par intoxication.

Les crises d'épilepsie que lui prête Maurras ne sont pas probables.

* * *

Nature délicate, affinée par l'hérédité et l'éducation, de bonne heure ébranlée par l'usage navrant de l'absinthe, Musset fut la victime de son système nerveux.

* * *

Il eût sur la fin de sa vie une aortite; l'affection prit des progrès rapides pendant l'hiver 1856.

Elle devait enlever le poète une année plus tard.

Les supérieurs mélancoliques sont nombreux.

Watt est mort hypocondriaque.

* * *

Molière, cet esprit si pénétrant, était un hypocondriaque et un mélancolique.

Et s'il put se moquer des médecins, c'est parce qu'il en avait consulté un grand nombre.

Il eut l'idée fixe de ses maladies, et son caractère s'aigrit profondément.

* * *

Manzonie, l'auteur des « Fiancés », avait souffert de la mélancolie dans sa jeunesse.

Infinie, serait d'après Lombroso, la liste des grands hommes qui ont abouti au suicide.

D'autres y pensent sérieusement ou font des tentatives: Cavour (Lombroso).

* * *

Après les supérieurs mélancoliques, les supérieurs hallucinés.

Olivier Cromwell (1) étendu sur son lit, dans l'impossibilité de fermer les yeux, voit s'ouvrir les rideaux et une femme d'une taille gigantesque lui apparaît et lui prédit qu'il sera le plus grand homme de l'Angleterre.

Il avait aussi des accès violents d'humeur noire.

(1) Lombroso. *Loc. cit.*

Nous arrivons aux supérieurs tiqueux et douteurs.

Emile ZOLA

Zola a eu l'honneur d'être le sujet de la plus belle et la plus importante monographie faite sur les hommes de génie (1).

Présente aussi des tics psychiques. Au point de vue physique, il a un tic dans l'œil droit, de la polakiurie (15 à 20 fois par jour), des spasmes cardiaques, des crampes thoraciques, de la fausse angine de poitrine, un tremblement des doigts à fines oscillations qui lui fait renverser le liquide d'un verre plein et rend parfois impossible la lecture d'un discours en public.

Il ne peut « rien porter qui le serre, ni même se coucher dans un lit bordé ».

(1) Docteur Toulouse. Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie, E. Zola.

Il a des sensations lumineuses le soir dans l'obscurité, des sifflements et des sonneries dans les oreilles.

Ce qui a permis au docteur Toulouse de dire que « la névropathie est la compagne fréquente de la supériorité intellectuelle et que même quand elle est d'origine congénitale elle se développe avec l'exercice cérébral qui tend à déséquilibrer peu à peu le système nerveux ».

La névropathie de Zola se manifeste, non seulement par des accidents nerveux, mais encore par certaines idées nettement morbides qui sont survenues chez lui vers la trentième année et qui se sont développées ensuite.

L'une d'elles est l'*idée du doute*. Jamais Zola n'avait confiance en lui.

L'*arithmomanie* faisait partie de ses idées morbides.

Dans la rue, il éprouvait le besoin de compter les becs de gaz, le nombre des voitures qu'il rencontrait; en remontant un escalier il ne pouvait s'empêcher d'en compter les marches.

Zola était encore *superstitieux*.

Le chiffre 17 qui lui rappelle une date douloureuse lui semble mauvais, et le hasard a bien voulu

qu'il ait pu constater la coïncidence de certains événements malheureux avec cette date.

Renversé par un fiacre, il se hâte d'additionner les chiffres du numéro de la voiture et trouve 17!

« Pendant longtemps il craignait de ne pas réussir dans la démarche qu'il allait tenter s'il ne sortait pas de chez lui du pied gauche ».

Tout cela ne fait de Zola ni un aliéné, ni un *épileptique*.

Mais cela en fait évidemment un *névropathe*.

Névropathes étaient aussi les GONCOURT.

La recherche du vrai fut un idéal pour les frères de Goncourt appelés « *médecins des lettres* », deux vies inséparées dans le plaisir, le labeur, la peine.

La médecine figure en Sœur Philomène et surtout en leur journal, où l'on trouve magistralement narrée, l'épopée de la mort de Trousseau succombant, comme il l'avait dit et diagnostiqué, et celle de « la dernière maladie de Jules de Goncourt » par Edmond.

Ce ne furent pas des créateurs, mais des observateurs rigoureux et aigus de sensations, de cas particuliers. Une « sensibilité morbide » s'éveilla chez les Goncourt (1) qui « les mettait à la merci de la moindre contrariété morale comme du plus léger choc extérieur ».

Jules de Goncourt est mort de paralysie générale.

Edmond de Goncourt, qui a survécu à Jules,

(1) René Doumic. Portraits d'écrivains.

seize ans, seize ans de haute et parfaite lucidité d'esprit, racontant la maladie de son frère disait (1) :

« Renfonçant toute sensibilité, j'ai pensé qu'il était utile, pour l'histoire des lettres, de donner l'étude féroce de l'agonie et de la mort d'un mourant de la littérature. ».

Voici le résumé de cette observation prise par son frère :

Achoppement de syllabes : « Depuis quelques temps et cela est plus marqué tous les jours, il y a certaines lettres qu'il prononce mal, des r sur lesquels il glisse, des c qui deviennent des t dans sa bouche.

Troubles psychiques : tristesse « concentration », amnésie. Il ne reconnaît pas les rues qui lui sont familières, orthographe mal le nom de Watteau, etc.

Son caractère se modifie, il manque de suite dans ses idées et sa faculté d'attention disparaît. « Peu à peu il se dépouille de l'affectuosité, il se déshumanise ».

16 avril : « Sa physionomie s'est faite humble, honteuse, elle fuit les regards comme des espions

(1) Edmond de Goncourt. *Journal-Lettre à Zola*.

de son abaissement, de son humiliation... Depuis longtemps sa figure a désappris le rire, le sourire.

« Jour par jour, assister à la destruction de tout ce qui faisait la distinction de ce jeune homme distingué entre tous, le voir saler son poisson à la sa-lière, prendre sa fourchette à pleines mains, manger comme un pauvre enfant, c'est trop... »

30 avril : « Ses livres sont pour lui comme s'il ne les avait pas écrit ».

2 mai : « Quand on cause avec lui, il semble qu'on ait affaire à un dormeur qui s'éveille. Il a un hein ? qui vous force à répéter trois ou quatre fois la même question à laquelle il répond à la fin avec un effort ennuyé ».

9 mai : crise. Il veut lire, ne peut, essaie de parler les seuls mots qui sortent de sa bouche sont des oui et des non. C'est « l'enragement d'un homme de lettres, d'un fabricant de livres, qui s'aperçoit qu'il ne peut même plus lire ».

Des crises analogues se reproduisent souvent.

Il meurt le lundi 20 juin 1870 à 9 heures 40 du matin.

L'habitude de considérer la plupart des littérateurs comme des dégénérés a obligé les psychiatres à créer la classe étrange comme association de mots des *dégénérés supérieurs*.

Et d'abord qu'est-ce que la dégénérescence?

Le terme de dégénéré est certainement le terme qui est le plus difficile de définir en psychiatrie.

Pour Lombroso (1) sont dégénérés « tous individus qui, de près ou de loin, que ce soit physiquement ou intellectuellement ou moralement, s'écartent du type normal de l'humanité ».

Il est inadmissible qu'il soit exact d'étendre si considérablement ce sens du mot dégénérescence.

Tout anormal, tout dévié serait un dégénéré. Non ! Ce serait ainsi fermer les portes au progrès.

La meilleure définition est celle de Régis (2) qui considère la dégénérescence comme « une aliénation constitutionnelle qui affecte l'intelligence, non

(1) Lombroso. *L'homme et le génie*.

(2) Régis. *Manuel pratique des maladies mentales*.

seulement dans son mode d'activité, mais dans sa constitution même ».

On classe les dégénérés en :

Dégénérés inférieurs: crétins, idiots, imbeciles.

Dégénérés moyens, parmi lesquels se recrute l'« *homme criminel* » de Lombroso appelé par ce dernier « crétin du sens moral ».

Les dégénérés supérieurs.

Dans ce groupe, Régis range : 1° les *désharmoniques*; 2° les *originaux* et *excentriques*.

Les désharmoniques.

Dès l'enfance se font remarquer par leur précocité. Au moment de la puberté, ils présentent des migraines, des troubles névropathiques divers.

Devenus hommes, ce sont des êtres complexes; dans l'ordre intellectuel, ils possèdent quelquefois à un très haut degré les facultés d'imagination, d'invention et d'expression, c'est-à-dire les dons de la parole, des arts, de la poésie.

Ils ont des lacunes psychiques; ce qui leur manque plus ou moins complètement, c'est la logique, la rectitude d'esprit.

Ce sont des utopistes, des théoriciens, des rêveurs par exemple.

Dans certains cas enfin, on peut déjà constater chez eux l'existence de quelques-uns des stigmates physiques qui caractérisent l'état de dégénérescence.

Originaux, excentriques.

A un degré plus marqué, la déséquilibration se traduit par certaines particularités morbides désignées sous le nom de bizarreries. Ce sont des anomalies isolées, des *manies*, comme les appelle le public, qui portent soit sur la façon de se vêtir, de parler, soit sur une locution, un tic.

Enfin la passion de la boisson, de la dépense, l'hypocondrie sont encore des tendances qui se retrouvent chez de tels individus.

* * *

Folie des dégénérés.

Presque tous les écrivains peuvent entrer dans cette catégorie, à condition qu'ils soient classés parmi les dégénérés supérieurs, c'est-à-dire les *dés-harmonisés*.

Nous trouvons dans ce groupe surtout des *psychasthéniques*.

La psychasthénie réunit en effet les syndromes isolés sous le nom de *folie du doute*, *dipsomanie*, etc.

Supérieurs *obsédés, mystiques*.

Le *trouble psychique* se traduit par les hésitations et le *doute morbide* qui fait se poser à ces *psychasthéniques* les éternelles questions *sur la raison de vivre*.

Léon TOLSTOÏ

Est un *psychasthénique* chez lequel les impulsions, les manies, les phobies, le mysticisme apparaissent à chaque instant.

Tolstoï appartient à cette catégorie de demifous qu'on appelle des originaux (1).

A huit ans, « Il se prit d'un désir irrésistible de voler en l'air. Cette idée le hanta jusqu'au moment où il se décida à la mettre en pratique. Il s'enferma dans sa chambre d'études, gagna la fenêtre et fit un mouvement pour voler en l'air. Il tomba d'une hauteur de plus de cinq mètres et fut malade pendant un certain temps. ».

(1) Docteur Grasset. *Demifous et demiresponsables*.

Un autre jour « il lui vint à la pensée que le bonheur ne dépend pas des événements extérieurs, mais de la façon dont nous les acceptons, qu'un homme accoutumé à supporter la douleur ne peut pas être malheureux. Et pour s'accoutumer à la peine, il s'exerçait malgré des douleurs atroces à tenir un dictionnaire à bras tendu pendant cinq minutes ou bien il s'en allait dans le grenier, prenait des cordes et se donnait la discipline sur le dos, avec tant de vigueur que les larmes lui venaient aux yeux ».

D'une manière générale, dans sa jeunesse, « il ne voulait jamais rien faire comme tout le monde » et ne s'inscrivit à la Faculté des langues orientales que parce que tout le monde préférait la Faculté de droit. Une de ses tantes lui écrit : « Tu as toujours voulu passer pour un original ; ton originalité n'est autre chose qu'un amour-propre excessif ».

Du reste en entrant à l'Université, il se propose de « savoir tout » en deuxième année et d'être, après sa thèse de doctorat, « le premier savant de la Russie ».

Après une série d'avatars « tout devient insupportable au maître ; il tomba malade plutôt mora-

lement que physiquement; enfin il abandonna tout et partit pour le désert, chez les Baschkirs, respirer l'air et vivre de la vie animale ».

En présence des trois filles du docteur Berce, « Tolstoï commença par s'éprendre de l'aînée, puis il crut aimer la seconde, définitivement il devint amoureux de la troisième ».

Plus tard il se met « à faucher avec les moujiks... en blouse de paysan ».

À l'époque « la plus glorieuse pour le talent du romancier » et « la plus calme pour sa vie intérieure », il écrit : « Cependant je sentais que je n'étais pas tout à fait sain d'esprit et que cela ne pouvait pas se prolonger longtemps ».

Le doute qu'il connaissait depuis son adolescence aboutit à l'idée de suicide.

« Tout est mensonge, s'écrie-t-il, la mort seule est vraie » et il emploie des ruses pour ne pas se tuer.

Ossip Lourié conclut que « Tolstoï est un de ces hommes rares auxquels on peut appliquer l'aphorisme anglais : *they are certainly cracked; but the crack let in light*, ils sont certainement fêlés, mais la fêlure laisse entrer de la lumière » (1).

(1) Ossip Lourié. *Psychologie des romanciers russes du XIX^e siècle*.

En un mot, Tolstoï est un *demifou de génie* (1).

* *

Dans l'œuvre de Tolstoï on trouve un dégénéré homicide dans la *Sonate à Kreutzer* et dans la *puissance des ténèbres*, des observations étrangement vivantes d'alcooliques délirants.

Dans tous ses livres dominent un *mysticisme* et une *folie du doute* qui frappent les esprits.

(1) Docteur Grasset. *Demifous et demiresponsables*.

Obsédés, douteux, phobiques (et comme conséquence fréquemment: *mystiques*).

Les symptômes de la *psychasthénie* se développent insensiblement.

Elle existe en germe chez l'enfant, déjà différend de ses petits camarades, par des bizarreries, des sentiments exagérés, des émotions disproportionnées avec leurs causes.

Gabrielle D'ANNUNZIO

Il naquit en 1864.

Sa mère l'aurait mis au monde à bord d'un navire, en pleine tempête; le tangage aurait hâté l'enfantement et ç'aurait été miracle que les vagues furieuses n'eussent point emporté le nouveau-né.

* * *

Au collège, il fut par excellence, le *fort* en thème, émerveillant professeurs et élèves par sa *précocité*.

Un de ses maîtres lui prédit même qu'il serait

célèbre un jour. Jamais prophétie n'aura été plus pleinement, plus magnifiquement réalisée.

..

C'est dans ses romans qu'il faut chercher sa formule psycho-pathologique (1).

D'Annunzio est avant tout un sensitif. C'est la puissance de ses sensations qui lui donne son style merveilleux.

C'est lui qu'il faut découvrir dans ses héros : André Sperelli, Italo Effrena, etc.

Dans le *triomphe de la mort*, le goût du cruel apparaît.

Aussi d'Annunzio est-il *sensuel* d'une extrême perversité. Sa devise est « Détruire pour posséder ».

Dans *le Feu*, qui est une autobiographie, la femme qui s'abandonne s'écrie : « Ne soyez pas cruel : Oh ! ne me faites pas de mal ».

On le devine, cette plainte n'arrive même pas à l'oreille du poète « Détruire pour posséder » n'est-ce pas sa devise !

(1) Henri Bordeaux. Les écrivains et les mœurs. *Revue des Deux-Mondes*, 1895.

Chez lui, le *mysticisme* se mêle fréquemment à la volupté.

* * *

Mégalomane, pétri d'ostentation, d'Annunzio n'a d'autre culte que le culte de soi.

Enfin Gabrielle d'Annunzio est un *superstitieux*.

* * *

Sa villa « Capuccina » de Settignano, non loin des rumeurs de Florence, passa des mains du poète imprévoyant dans celles de ses créanciers.

D'Annunzio y avait vécu au milieu d'un faste qui eut exigé les revenus d'un prince de la finance.

Lui qui n'était que prince du verbe dut renoncer à son fameux lit à colonnes de marbre vert, surmonté de victoires ailées en bronze ; aux meubles rares qu'il avait réussi à collectionner et aux multiples statuettes de saints, qu'il s'était plu à rassembler et qu'il montrait avec orgueil à ses visiteurs des deux mondes.

Itinérants, demifous voyageurs.

Sous l'empire d'une propension obsédante à laquelle leur volonté effilochée, ne peut résister ces *psychasthéniques* s'en vont de par le monde, changeant de métier comme de pays. Leurs impulsions sont généralement conscientes et ils partent pour une cause insignifiante.

Maxime GORKY

La personnalité de Maxime Gorky est fort curieuse.

Sa vie fut des plus tourmentée. Il vécut tout d'abord comme aide-cuisinier.

Plus tard il devient marchand de kvass (cidre).

Puis haléur et boulanger.

A dix-huit ans, Maxime Gorky fait une tentative de suicide.

Ce grand vagabond devient un grand romancier.

* * *

Aussi a-t-il peint surtout les vagabonds.

Les *Bas-fonds*, pièce en quatre actes, est une étude significative à ce sujet.

Dans son œuvre on rencontre bien des demifous spécialement dans les *Bas-fonds*.

« Ne fut-ce que Satine qui aime sans trop savoir pourquoi, les mots « incompréhensibles » et rare, comme « macrobiotiques », ou « transcendants » et Nastia qui crée et vit ses rêves, et Natacha, qui passe sa vie à inventer et à attendre, toujours vainement, la réalisation de ces créations de son imagination folle ».

* * *

L'amertume est la sensation que l'humanité procure le plus souvent au grand romancier russe.

Il l'a bien prouvé par le choix de son pseudonyme.

Ce poète des vagabonds et des parias se nomme en réalité Alexei Pyeshkof.

Son nom d'élection Gorky, signifie « amer ».

Il y aurait encore une longue liste à dresser des bizarreries et des étrangetés chez les supérieurs.

Lord Byron eut un « accès de convulsions en entendant réciter Kean »; il « s'imaginait quelquefois qu'il était visité par un spectre » (1).

Même quand il aimait sa femme il refusait de dîner avec elle pour ne pas renoncer à ses vieilles habitudes.

Un jour, pendant qu'il travaillait, elle arrive et lui demande si elle lui cause de l'ennui « à en mourir » lui répondit-il » (2).

(1) Docteur Grasset. *Demifous et demiresponsables*.

(2) Docteur Voivenel. Folie et littérature. *Thèse de Toulouse*.

Pour produire en plus de la volonté qui est le meilleur excitant cérébral, il fallait à certains littérateurs l'exaltation de diverses substances.

De Quincy recourrait à l'opium.

Les Goncourt ont été appelés les *énervés* du tabac.

A Verlaine il fallait le tumulte des cafés.

* *

On connaît encore les tics, lors de manifestations cérébrales, orales ou écrites, de Cicéron qui se nettoyait les narines avec l'index, de Mirabeau qui rebroussait son épaisse chevelure ou froissait convulsivement les plis de son jabot.

* *

Le « tic vésical » signalé chez Zola est fréquent puisque la sécrétion cérébrale pousse à l'élimination urinaire de nombreux phosphates et de magnésie (Mairet).

* * *

Chez certains supérieurs, les bizarreries du costume, de l'existence suffisent déjà à indiquer l'état névropathique.

François Coppée avait des chats plus ou moins nombreux auprès de lui, sur sa table, sur ses genoux.

Pierre Loti s'habille en arabe.

Jean Richepin en arménien.

Enfin chez beaucoup d'écrivains actuels, la photographie nous révèle des intérieurs fastueux, avec des meubles contournés et bizarres.

Il est temps d'arrêter cette énumération documentaire.

Dès maintenant, nous possédons en mains tous les éléments du problème à résoudre.

Donc,

Chez les supérieurs intellectuels, on trouve très fréquemment (le plus souvent même), les signes d'une névrose plus ou moins caractérisée, des tares névropathiques plus ou moins graves, un état anormal du système nerveux.

Il y a lieu, ce nous semble, de considérer comme établie cette proposition, qui est la simple constatation d'un fait scientifique.

NEVROSE ET GENIE. — MOREAU DE TOURS,
REVEILLE-PARISE, LOMBROSO, NOR-
DAU. — L'ENQUETE DU D^r TOULOUSE.
— CONCEPTION DE GRASSET.

Chez les supérieurs intellectuels on trouve très fréquemment (le plus souvent même) les signes d'une névrose plus ou moins caractérisée, des tares névropathiques plus ou moins graves, un état anormal du système nerveux.

Peut-on essayer d'interpréter cette loi de coïncidence? Quelles déduction est-on en droit d'en tirer?

Les plus distingués parmi les hommes qui ont étudié cette question, ont voulu en conclure que la supériorité intellectuelle est une conséquence, un effet, un symptôme de la névrose et on est arrivé à identifier, dans leur essence, le génie et la folie.

Aristote constatait déjà que la plupart des hommes illustres de son temps souffraient de l'atrabile.

Beaucoup plus près de nous, le docteur Réveille-

Parise, tout en admettant chez les gens de talent une disposition individuelle innée d'irritabilité, considérerait la névrose chez le littérateur comme la conséquence de son talent d'exception beaucoup plutôt que comme la source de son génie.

Il trouvait, — le raisonnement serait jugé un peu simple aujourd'hui, — que le cerveau chez le penseur travaillant plus que tous les autres organes, appelle à lui une plus grande quantité de nourriture, et par ce fait appauvrit le reste de l'organisme, le mettant dans un état d'infériorité pour lutter contre les maladies, particulièrement contre celles qui s'attaquent au système nerveux. La névrose serait la conséquence de la supériorité.

Il n'y a pas lieu d'insister sur cette théorie quelque peu pauvre.

Il suffit de remarquer que les génies ont eu une enfance anormale dont la fatigue cérébrale ne saurait expliquer les anomalies.

On ne peut donc pas poser comme une loi générale la filiation qui ferait dériver la névrose de la supériorité intellectuelle (Grasset).

C'est Moreau de Tours qui a le premier formulé scientifiquement cette doctrine fameuse : « Le *génie*, s'écrie-t-il, c'est-à-dire la plus haute expression, le *nec plus ultra* de l'activité intellectuelle, une *névrose* ».

Pour l'illustre aliéniste, la névropathie est véritablement la mère du talent, sa condition *sine qua non*.

Le génie, selon lui, devait n'être qu'une des manifestations de l'extrême excitation du cerveau ; l'inspiration poétique confinait à la manie aiguë. Selon lui la supériorité intellectuelle se confond donc avec l'exaltation névropathique.

..

Là encore est une idée à combattre, c'est de vouloir faire de la supériorité, une maladie, une manifestation de névrose.

Il y a certainement dit Grasset, « des symptômes morbides caractérisés par l'exagération, par l'excès d'une fonction. Mais toute exagération de fonction n'est pas morbide. Pour qu'une exagéra-

tion de fonction soit malade, il faut qu'elle gêne la fonction normale: ainsi des mouvements choréïques, trouble moteur par excès, gênent la fonction motrice normale.

» Mais la supériorité intellectuelle ne gêne pas la fonction intellectuelle, au contraire elle l'exalte. Donc elle n'est pas malade.

» Pour admettre la théorie de Moreau, il faudrait prouver que toute fonction exceptionnelle ou anormale est par là même morbide: ce qui n'est pas exact.

» Si nous voulons rester dans les faits scientifiquement établis, disons seulement que *chez les supérieurs on trouve souvent de la névrose, sans dire que la supériorité est un symptôme et une manifestation de cette névrose* ».

Donc la théorie de Moreau de Tours n'est pas soutenable.

LOMBROSO. — L'HOMME DE GENIE

(2^e édition 1896)

Peu d'œuvres scientifiques eurent autant de retentissement.

Son livre fut traduit dans toutes les langues.

Lombroso, tombant dans l'excès, abusa de la précision. Esprit simpliste, entier par conséquent, il déclare tout net que le génie est une *névrose épileptoïde, une forme larvée du haut mal*.

Son homme de génie, plein d'anecdotes curieuses, de racontars intéressants, mais d'une exactitude approximative, est fait sur des *on dit*: Il lui arrive de juger les gens sur leur mine, d'après une photographie et de porter avec une grande assurance un diagnostic impitoyable: Sous le plus futile prétexte, tout homme de talent a les symptômes de l'épilepsie. Il cite mille exemples, et dix à peine sont probants.

* * *

Comme le remarque fort judicieusement Grasset, la coïncidence de l'épilepsie et du génie n'est pas très fréquente.

A cela Lombroso répond que le génie est une manifestation convulsive de l'épilepsie, qu'il peut remplacer les convulsions, être un équivalent des convulsions.

« Mais alors, il faudrait trouver aux manifestations du génie les caractères des symptômes épileptiques. Or, il n'en est rien.

» Chez le supérieur et chez l'épileptique, on trouve souvent de l'hérédité nerveuse, des stigmates de dégénérescence, des symptômes d'état névropathique. L'homme de génie et l'épileptique présentent souvent de l'originalité, de l'émotivité, de l'irritabilité, de l'égoïsme. Mais tout cela ne prouve rien. Car l'épilepsie n'en a nullement le monopole » (Grasset).

* * *

De son côté le docteur Toulouse dit: « On ne voit pas comment une névrose aussi banale que le mal comitial pourrait être la cause principale de la supériorité intellectuelle. S'il en était ainsi la majorité des épileptiques serait des hommes supérieurs. Et tout le monde sait que le *morbus sacer*

a pour conséquence de produire une déchéance intellectuelle qui peut aller jusqu'à l'idiotie » (1).

* *

Pour défendre la thèse de Lombroso, il faudrait, pour employer l'expression d'Anatole France (1) faire passer le mot épilepsie « à la meule », le démarquer, le défigurer au point de lui enlever toute sa netteté originelle, toute sa valeur scientifique, et en faire un terme flou, synonyme de névropathie dégénérative en général.

* *

Non ! Pour ce qui est de la thèse du génie-névrose, névrosé sans forme déterminée pour Moreau de Tours, névrose épileptoïde pour Lombroso, la raison se refuse à voir dans la plus haute manifestation de l'intelligence un phénomène morbide, une insuffisance.

La théorie lombrosienne ne peut plus être aujourd'hui scientifiquement soutenue.

(1) Docteur Toulouse. *Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie.*

(1) Anatole France. *Le Jardin d'Epicure.*

Cette méthode imprécise qui tient en même temps de la science et de la fantaisie, nous la retrouvons chez un écrivain allemand Max Nordau.

Sous le titre aux allures scientifiques: *Dégénérescence*, il a consacré deux volumes à prouver que tout l'art moderne n'est que monstruosité mal venue, symptômes manifestes d'une misérable agonie.

* * *

Il prétend que nous assistons à un « crépuscule des peuples » analogue à l'agonie du monde antique, mais plus inquiétant.

Nordau, qui ne connaît guère la mesure, range Rossetti parmi les imbéciles de Sollier.

Quant à Swinburne, il en fait le « premier représentant du diabolisme dans la littérature anglaise ».

* * *

Chez ce disciple de Lombroso, que d'opinions hasardeuses, que de classifications établies avec le parti-pris le plus évident.

Pour lui, le plus légitime orgueil est dénommé délire des grandeurs, la distraction la plus innocente absence épileptique, la vivacité du caractère de la folie furieuse.

C'est vraiment le comble du parti-pris.

Cet ouvrage, plein d'ingéniosité dans le sophisme, n'est lui-même que le long commentaire d'une idée fixe qui consiste à ne voir partout que fin de race et dégénérescence

Dr TOULOUSE: Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie. Emile Zola.

Zola a été, lui, vivant et bien vivant, soumis à « une enquête médico-psychologique » en 1896.

L'observation habituellement prise par le médecin interrogeant et examinant son malade, l'a été d'une façon ultra-étendue.

Le docteur Toulouse, qui est un érudit et un homme de goût, voulait ainsi soumettre, pour élucider les relations de la névrose et du génie, un certain nombre de notoriétés, a eu un succès tel, que son champ d'observation s'est restreint et que ses victimes se dérobent.

* * *

Consciencieuse est cette enquête, très juste, l'ensemble des critiques qu'il adresse aux procédés d'examen employés avant lui et dépourvus de tout contrôle.

Son analyse du cas de Emile Zola est le premier essai vraiment scientifique que l'on ait fait dans cette voie.

De ce livre, dont pas une page ne parle pour ne rien dire, nous tenons à signaler surtout l'introduction générale où l'auteur rejette le procédé de Lombroso, réclame plus de précision.

Or, ce livre ne prouve en aucune façon la *nature épileptoïde* ou *vésanique* du génie.

Des observations du docteur Toulouse, il ressort même avec évidence que l'auteur de *Germinal* n'est ni *épileptique*, ni *hystérique*, ni *suspect d'aliénation mentale*.

* * *

« Toutefois, ajoute le docteur, il n'est pas niable que M. Zola soit un *névropathe*, c'est-à-dire un homme dont le système nerveux est douloureux. Pourquoi est-il ainsi ? Ses troubles sont-ils héréditaires ? Sont-ils acquis ? Je suppose que l'hérédité a préparé le terrain et que le travail intellectuel constant a peu à peu détruit la santé délicate du tissu nerveux. Mais je ne crois pas que cet état *névropathique* ait été et soit indispensable d'aucune façon à l'exercice des heureuses facultés de M. Zola.

C'est là une conséquence plutôt fâcheuse, mais nullement une condition nécessaire ».

Nous ne connaissons pas de document scientifique qui nous permette de conclure plus positivement à une relation de cause à effet entre la névrose et la supériorité intellectuelle.

En 1896, au moment où parut l'importante monographie de Toulouse, la seule chose certaine, c'était que la névropathie paraît être ordinairement liée avec la supériorité intellectuelle.

Dans une deuxième période, avec Grasset le problème avance. La question est dès lors mise au point et bien définie.

Chez les supérieurs intellectuels on trouve très fréquemment (le plus souvent même) les signes d'une névrose plus ou moins caractérisée, des tares névropathiques plus ou moins graves, un état anormal du système nerveux.

Comment expliquer donc cette coïncidence trop fréquente pour être fortuite de la supériorité intellectuelle et de la névrose chez les mêmes individus?

« A mon sens, dit Grasset, cette explication réside dans deux lois physiologiques, bien simples et bien classiques.

» Tout d'abord chacun de nous a un tempérament qui se manifeste dans sa vie physiologique et dans sa vie morbide.

» Ainsi le nerveux vit en nerveux quand il se porte bien et, d'autre part, réalise, plus souvent que d'autres, des maladies nerveuses ou présente plus facilement la forme nerveuse des maladies qu'il subit.

» Eh bien, c'est précisément ce tempérament nerveux très marqué, l'état névropathique, héréditaire ou acquis, qui se retrouve à la fois chez les supérieurs et chez les névrosés, qui forme le lien entre la supériorité et la névrose. — C'est la racine commune de ces deux branches d'ailleurs fort différentes.

» Et ainsi apparaît la seconde loi physiologique à signaler : c'est la loi des localisations cérébrales, de la division du travail cérébral.

» Aux fonctions multiples du cerveau correspondent des parties multiples de cet organe. Si certains groupes de cellules, président au langage d'autres président aux sensations visuelles ou auditives, d'autres aux mouvements.

» Dès lors, on comprend que, chez la même personne, certains centres nerveux se développent avec une exagération superbe, tandis que d'autres pâtiennent et deviennent malades.

» Celà veut dire que *quand le même homme est à la fois névrosé et supérieur, il est névrosé par une zone de son système nerveux et supérieur par une autre.*

» Quand Pasteur a découvert le remède de la rage, il avait eu une paralysie par lésion du cerveau. Evidemment, les cellules avec lesquelles il a fait sa découverte n'étaient pas les mêmes que celles que l'attaque avait frappées.

» Donc, *la supériorité et la névrose ne sont reliées chez le même individu que par la souche commune. Ce tronc commun est un tempérament et non une maladie.* De ce tronc commun sortent des branches de vigueur et d'aspect bien différents : l'une rabougrie et malade (c'est la névrose), l'autre d'une magnifique et vigoureuse frondaison (c'est le génie).

» Comprise et formulée de cette manière simple et vieillotée la question des rapports entre la supériorité intellectuelle et la névrose n'a plus l'allure paradoxale, scandalisante et tapageuse que lui donnent les théories de Moreau de Tours et surtout de Lombroso.

» Je crois, du reste, avoir démontré ma thèse : *le génie n'est pas une névrose ; la névrose est plu-*

tôt la rançon du génie. La supériorité intellectuelle n'est pas un symptôme de névrose; la névrose est plutôt la plaie, la complication de la supériorité. Ce n'est pas la cause, c'est l'obstacle ».

* *

Cette conception du génie et de la névrose, fort admise par les psychiatres autorisés, a fait une rapide fortune.

Elle est séduisante et féconde.

Séduisante et féconde d'ailleurs, comme furent toujours les idées et les doctrines de Grasset, le chef le plus notoire de l'Ecole vitaliste de Montpellier, l'un des esprits les plus brillants de la médecine française.

OUVRAGES CONSULTÉS

BARINE. — Névrosés.

BORDEAUX. — Les écrivains et les mœurs. *Revue des Deux-Mondes*, 1895.

CABANÈS. — La dipsomanie de Musset. *Chronique médicale*, 1906.

DOUMIC. — Portraits d'écrivains.

FLEURY. — Introduction à l'étude de la médecine de l'esprit.

FRANCE (Anatole). — Le jardin d'Epicure.

GRASSET. — Demifous et demiresponsables.

— Idée médicale dans les romans de P. Bourget.

LACASSAGNE. — Folie de Maupassant. *Thèse de Lyon*.

LOMBROSO. — L'homme de génie.

LOURIÉ. — Psychologie des romanciers russes du XIX^e siècle.

MAUPASSANT. — Fort comme la mort.

— L'Inutile beauté.

— Les sœurs Rondoli.

MICHAUT. — Comment est mort Baudelaire. *Chronique médicale*, 1902.

NORDAU. — Dégénérescence.

TCHEKOV. — Le Moine noir. *Revue de Paris*, 1897.

TOULOUSE. — Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie. E. Zola.

VOGÜÉ. — Le roman russe.

VOIVENEL. — Folie et littérature. *Thèse de Toulouse*.

Vu et permis d'imprimer.
Montpellier, le 17 février 1921.
Le Recteur,
Jules COULET.

Vu et approuvé.
Montpellier, le 17 février 1921
Le Doyen,
E. DERRIEN.

SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes chers condisciples, et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Etre suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque!
